

Tourments et lieux de mystère

Andrée A. Michaud, *Le pendu de Trempes*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 2004, 232 p.

Rachel Leclerc, *Visions volées*, Montréal, Boréal, 2004, 288 p.

Lise Blouin, *L'or des fous*, Montréal, Triptyque, 2004, 268 p.

Hugues Corriveau

Numéro 117, printemps 2005

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37023ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (2005). Compte rendu de [Tourments et lieux de mystère / Andrée A. Michaud, *Le pendu de Trempes*, Montréal, Québec Amérique, coll. « Littérature d'Amérique », 2004, 232 p. / Rachel Leclerc, *Visions volées*, Montréal, Boréal, 2004, 288 p. / Lise Blouin, *L'or des fous*, Montréal, Triptyque, 2004, 268 p.] *Lettres québécoises*, (117), 19–20.

Tourments et lieux de mystère

Morts, violence, enfance et adolescence troublées, voici que trois auteures en sondent les confins.

ROMAN HUGUES CORRIVEAU

CHARLES WILSON ENTRE DANS LA CLAIRIÈRE ET LE VOIT, LUI, LE PENDU, Paul Faber, son ami d'enfance qu'il n'a plus revu depuis vingt-cinq ans, lui qui voulait être prêtre, mais qui est là, nu au bout de sa corde, lui qui a attiré ce Wilson au cœur de la forêt pour de tragiques retrouvailles.

DANS LA CLAIRIÈRE DU MAL

Le temps est noir sur Trempes, et s'y dévoileront de terribles secrets que l'arrivée improbable de ce revenant a soulevés. Andrée A. Michaud nous propose, à travers les confidences et les dérives folles de Charles Wilson, un drame venu de l'adolescence, couvert de sang et de déviances, en une prose somptueuse qui joue sur plusieurs registres. La plus grande partie de cette prose, imprimée en caractères romains, cherche à cerner la mémoire confuse du narrateur qui revient, vingt-cinq ans après de tragiques événements, sur les lieux reculés où il a perdu la mémoire. Cette prose est constamment entrecoupée par du texte en italique qui permet au narrateur d'intervenir dans le débit incessant de ses souvenirs, au moment bien plus tardif où, mémoire revenue, il a enfin trouvé ce qu'il cherchait, ce qu'il se cachait à lui-même.

En fait, depuis l'enfance, Charles Wilson n'eut qu'un seul ami, ce Paul Faber, alors que tous deux désiraient une certaine Anna Dickson; mais, une nuit, la famille Wilson disparaît de Trempes sans laisser de trace. Vingt-cinq ans plus tard, Charles Wilson, poussé par un besoin irrésistible de renouer avec cette époque, se laisse guider par il ne sait quel instinct. Un grand délire va ouvrir et couvrir la mémoire du narrateur qui se réfugiera chez un dénommé Joseph Lahaie, collectionneur d'oiseaux empaillés, qui vivait déjà à Trempes au moment des anciens événements. Dès lors, comme pour engager plus encore le monde onirique, les oiseaux vont participer de l'histoire, comme un coyote nommé Humphrey. Ce livre, répétitif comme une mélodie lancinante, est soulevé par la grandeur des descriptions porteuses du sens tellurique et animal du drame. Anna Dickson, la jeune fille aimée, fantôme qui occupe les lieux liquides de la



rivière, hante et la forêt et l'esprit, et cette prose fascinante qui essaie d'en cerner l'étrange disparition.

Roman magnifique, mêlant Dieu et Diable, foi et scepticisme, quête existentielle et questionnements philosophiques, roman dont l'énigme porte haut l'esprit et la voix d'une grande écrivaine. Quel bonheur de sortir d'une lecture et de constater qu'elle nous a rendu plus intelligent, quand le livre, qu'on achève à peine, habite même notre corps à cause du plaisir qu'il a su y créer, à cause de l'effervescence par laquelle notre esprit s'y est étourdi! Au moment où j'écris cet article, le roman d'Andrée A. Michaud vient d'être retenu en vue de l'attribution du Prix des collégiens 2005, et ce n'est que mérité, elle qui l'avait obtenu pour son immense roman précédent, *Le ravissement*, tout comme lui avait été remis le Prix du Gouverneur général du Conseil des Arts du Canada en 2001. Bref, le talent d'Andrée A. Michaud ne cesse de convaincre qu'elle écrit lentement, mais avec une sûreté formidable, une œuvre essentielle.

DON PÉNÉTRANT

La saison est faste pour les écrivaines actuelles. Et le critique s'en porte fort bien, puisque Rachel Leclerc vient de signer, chez Boréal, un roman pénétrant avec ses *Visions volées*. « Chaque chose écrite a sa forme, il suffit de la trouver, et alors la phrase s'allume, se dépasse elle-même, dépasse celui qui l'a imaginée, a raison de lui en quelque sorte » (p. 54), déclare l'auteure; et on croirait qu'elle a écrit son roman avec cette exacte pensée

en tête, tellement sa prose épouse à chaque page le projet qu'elle élabore autour de son personnage principal, Frank, doué, dès son plus jeune âge, du don de lire dans les pensées de ceux qu'il approche et d'atteindre ainsi à la mémoire absolue et au don de voyance. Frank rencontre-t-il Érika qu'il perd ce don souffrant, pour la perdre elle-même également. Cette dernière, venue au Québec à la recherche de Karel, son frère disparu, repartira sans crier gare après avoir appris l'assassinat de ce dernier.

Frank n'a de cesse de la retrouver à Prague où un glissement de sens



brouillera les pistes entre sa propre recherche et celle de cet autre « Franz », Kafka celui-là, qui de « métamorphose » en « château » s'est lui aussi emmêlé dans les méandres d'une recherche mémorielle accablante. Comme il se doit, Frank se métamorphosera mais, lui, en sans-abri, rencontrera une sans-abri muette qui, morte, lui aura laissé son enfant à charge, Fabio, miraculeusement victime du même don que le protagoniste.

Ce résumé ne donne pas la mesure de cette prose mesurée et parfaite de Rachel Leclerc qui, avec lenteur et curiosité, décrit les personnages secondaires de son histoire avec une finesse et une précision essentielles. Ainsi imagine-t-elle Anton, un professeur et écrivain à la retraite, qu'elle en parle comme d'elle-même, comme si la romancière se reflétait en lui :

Ce dernier est engagé dans un rituel de survie qui occupe et fortifie son intelligence, son imagination et qui lui apportera, au bout du compte, bien plus qu'une simple jouissance compensatrice : il le fera exister, lui donnera un nom, une place dans le monde. Cette place est précieuse pour tout écrivain, elle est son seul bien, elle a d'autant plus d'importance à ses yeux qu'il se l'est faite sans aucune promesse de réussite, à force de travail gratuit et d'espérance naïve. (p. 56)

Ce roman, magnifiquement écrit et construit comme un roman policier, nous donne la chance d'aimer de nouveau la prose insidieuse et rigoureuse de Rachel Leclerc qui, comme Andrée A. Michaud, ne fait pas de concession, convoquant elle aussi le poétique et la précision stylistique pour que s'accomplisse une fois de plus la pure joie d'une narration bien faite et d'un roman strictement réussi. Quand Frank aura perdu Érika, qu'il reviendra à Paris avec l'enfant Fabio, qu'il essaiera de retrouver quelque normalité dans sa vie, ce sont les mots des autres qui auront raison de l'illusion, parce qu'on peut mourir « d'un excès de mémoire », puisque « [...] même les mots sont voués à la décomposition, même les paroles sont une matière » (p. 270). Ce roman dépasse donc les limites d'une intrigue bien ficelée et atteint la profondeur du sens même de ce qu'est l'acte d'écrire quand les mots tuent, qu'ils sont en nous envahissement et dévoilement.

ILLUSION DE FORTUNE

Dans un tout autre registre, Lise Blouin signe, avec *L'or des fous*, un roman qui lui a permis d'être la lauréate du prix Alfred-DesRochers 2004. On s'étonne du relatif silence qui entoure cette œuvre qui a valu à son auteure, depuis des années, des prix importants. Il faut peut-être en trouver la cause dans son écriture d'une grande exigence qui, avec une certaine maladresse, étouffe un peu trop souvent la force même des fictions que l'auteure imagine. Ainsi, dans ce tout nouveau roman, Lise Blouin nous fait-elle suivre, avec une vigueur et une sûreté sans faille dans le déroulement narratif, l'histoire de deux enfants, Luc et sa petite sœur, victimes de la violence insensée du père. Le roman aura une double narratrice, l'une disant « je », l'autre « elle », mais constamment la même, à savoir cette sœur sauvée des eaux troubles d'un drame effrayant. Pour se protéger

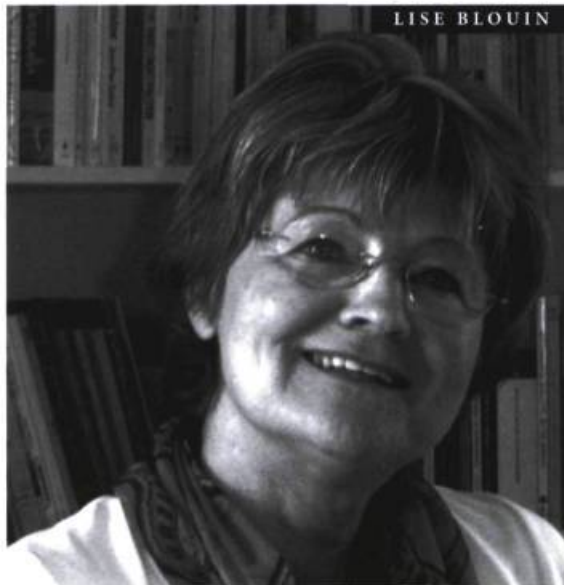


de l'emprise infâme du père, Luc trouvera dans la gemmologie un lieu de rêve et d'évasion, un prétexte à l'apprentissage savant du nom des pierres. Son univers s'en trouvera transformé, ainsi que celui de sa sœur.

Dès lors, puisqu'il s'adonne à la pétrographie, tout aura pour lui des noms telluriques, lui-même se prénommant « Ammonite », sa sœur « Azurite », le père « Plutonique », et ainsi de suite; sans compter que l'enfant donnera des noms de pierres à chaque partie du corps — bellement définis comme « le vocabulaire de leur corps » (p. 92) —, comme s'il s'agissait d'en lapidifier chaque membre afin d'en défendre les faiblesses devant les agressions grandissantes de ce père, nommé « Le Boss », terrifiante figure, s'il en est. Mais voilà, ce qui est une idée remarquable et fondatrice d'un fort roman sera surexploité, jusqu'à en édulcorer quelque peu les richesses, tout comme cette prose, pas toujours sans fautes, qui ne sait pas s'arrêter sur le chemin difficile d'un certain

maniérisme. Ne parle-t-on pas ici de « la stridence folle du trou noir de la solitude » (p. 26), ne signale-t-on pas qu'« elle marche tout en bombardant de questions son silence » (p. 232), que le « cœur [du père] est une balle de glace aux ventricules boréaux » (p. 212), que « [Luc] pleure à gros sanglots, pleure les larmes froides d'un iceberg en fonte, pleure leur

innocence envolée » (p. 234)? Ou bien encore, comment lire, sans quelque réticence, ce dialogue entre deux enfants, dans un moment pour le moins équivoque ?



Un jour, [Luc] revient de la bibliothèque en annonçant qu'il sait. — Tu sais quoi? Pour toute réponse, il l'entraîne au grenier. Une fois allongée, cuisses ouvertes, il dépose sa paume entière sur la vulve de sa sœur. — Maclage, dit-il. C'est un mot. — Oh! — Maclage, explique-t-il, c'est plein de p'tits cristaux qui se croisent. — Y a beaucoup de lettres? — Pas mal. Zircon, clivage, opale précieuse, ajoute-t-il en effleurant à peine. Zircon, opale précieuse... C'est des beaux mots. — Si tu voyais les pierres! — J'veux les voir. — Demain, tu viendras à la bibli. Eee... Ça existe des macles de pénétration,

intrusifs si tu veux, risque-t-il, un peu gêné lorsqu'elle se relève. — Quoi? Quoi? Tu veux dire quoi? — Hum... rien. Elle plisse le front, le regarde en pensant au mot vilain que sa mère emploie des fois, puis enchaîne sur autre chose, comme si sa pensée n'arrivait pas à faire son chemin. (p. 133)



En effet, à partir d'une idée exceptionnelle, porteuse d'immenses promesses narratives, Lise Blouin s'enferme souvent dans quelque approximative profondeur qu'elle impose comme allant de soi. Le jeu est fort risqué en la matière. Ici, je dois avouer que la hauteur de ton, la profondeur de sens, tout idéalisée que soit la situation décrite, ne permettent pas d'imposer ce dialogue entre deux enfants de moins de dix ans. Reste que cette histoire, qui propose une archéologie des profondeurs du malheur, qui nous donne à saisir la tristesse d'une enfance obligée de se réfugier aux confins du monde des pierres pour y chercher quelque chaleur humaine, bouleverse et crée adéquatement sa propre vision de l'abandon.